

LE REEL EN UN MOT

Roland Chemama

(87) Jean PAULHAN créa, à Madagascar, le lycée de Tananarive, il fut chercheur d'or sur le fleuve Ikopa, il joua, dans la résistance, le rôle que l'on sait. Et pourtant ce n'est pas là d'abord que je le trouve aventureux. L'aventure, il la rencontrait plutôt dans sa chambre, et c'était une aventure semblable à celle d'un Descartes: mais si elle concernait l'Être, elle le visait tout autrement.

Je ne parle pas ici seulement de cette interrogation passionnée sur le langage et la littérature qu'il poursuivit pendant plus de cinquante ans. Celle-ci assurément constitue le cadre de son expérience, et on ne séparera pas, pas plus qu'il ne voulait le faire lui-même, le goût des mots et l'expérience des choses. Mais précisément Paulhan ne nous parle pas seulement des mots ou des idées, mais aussi des glaces brisées ou de la sciatique. Du réel, en un mot.

Ce n'est pas d'ailleurs qu'il vécut une expérience inédite. Mais il y prêta attention et tenta d'en rendre (88) compte, et c'est en cela qu'il est singulier.

Cette expérience, je me risquerai à imaginer qu'elle fut l'équivalent d'une cure analytique. Ce serait exceptionnel, assurément. Certains auteurs enseignent à l'analyste: sur le rêve, sur le désir, sur le fantasme, sur ce que l'on voudra. Mais sur la cure ! Percevoir au-dehors l'intime de sa pratique, sous un jour nécessairement transformé, c'est saisissant, presque inquiétant. Et pourtant c'est de cela qu'il s'agit, sans doute.

Lacan, plusieurs fois, fit référence à Paulhan. Mais c'était avec cette façon à lui d'indiquer un ouvrage propre, disait-il, à illustrer sa pensée... Et allez donc y chercher vous-même pourquoi il peut l'être. C'était là le style lacanien, dans ce qu'il avait lui aussi d'inimitable, dans sa façon de vous laisser en suspens, comme on peut l'être à tel détour de la cure, et on sait qu'il y a quelque chose, sans très bien savoir quoi.

Peut-on mener les choses un peu plus loin ? On parlera ici de Paulhan du point de vue de la psychanalyse. Mais en pariant qu'il nous mène à des conclusions qui concernent chacun.

L'imaginaire et le réel

Dans une note qu'il écrivit pour l'édition de ses Oeuvres, au Cercle du Livre Précieux (tome II, p. 7), Paulhan parle de découvertes qui l'auraient "*à la fin guéri* (vers la fin du tome III)". Sans plus de précision, ce qu'on peut regretter. Car les quelques textes qu'il semble désigner, Les Douleurs imaginaires, le Clair et l'obscur, Le Don des langues¹ sont assez complexes pour qu'il soit risqué d'y repérer, en tant que tel, le ressort de la guérison.

On pourrait d'ailleurs se méfier, d'un point de vue naïvement rationaliste. N'y a-t-il pas quelque régression (89) à invoquer, pour finir, après de longues recherches, la fusion de la chose, du mot, et de la pensée ? Et n'est-ce pas vendre la mèche que d'appeler à la rescousse, pour appuyer sa découverte, Plotin, sainte Thérèse, ou les maîtres bouddhistes ?

Ce qu'il y a de plus vif, cependant, se trouve un peu en deçà. Ce n'est rien moins que l'avènement, la rencontre du réel.

Le lecteur de Paulhan se souvient de l'anecdote de "la glace cassée" (C.O., p. 341). En 1914 Paulhan est coincé, avec quelques autres soldats dans une maison à demi démolie, sur laquelle s'acharnent deux artilleries (*"personne, de vrai, ne savait au juste qui se trouvait dedans, en sorte que, par l'effet d'une modestie commune aux hommes de guerre, chacun pensait y voir l'ennemi"*). C'est assez impressionnant. (*"Lumière d'éclipse", "éclats ronflants à droite et à gauche", "bruit d'orgue" des obus, et puis "un cheval éclaté" "de tous côtés le désordre et la dislocation"*). Impressionnant oui, mais un peu comme un spectacle: *"Tout cela était étrange, mais à certains égards merveilleux [...] Que de feux d'artifice ! Que de châtaignes et de girandoles, de crapauds et d'acrobates, de clowneries et de parades ! D'aimables figurants faisaient le mort à la perfection [...] Est-ce donc pour moi qu'on a monté tout cela ?"* La guerre ne donne ici qu'une impression de farce, ou de cauchemar - d'irréalité. Impression de laquelle Paulhan ne peut se tirer qu'en donnant de grands coups de soulier dans une glace restée intacte. *"La glace se fendilla, s'écailla, puis s'écroula dans un grand bruit, et je connus très bien que je ne rêvais pas. Je le connus et me trouvai, chose curieuse, satisfait - en tout cas comblé."*)

C'est en se pinçant qu'on s'assure qu'on ne rêve pas, Paulhan le rappelle plus loin. Mais c'était déjà le désordre et la dislocation ! Pourquoi une glace brisée serait-elle tellement plus significative ? Paulhan fait ici une expérience pour laquelle il n'a pas de réponse (90) toute prête.

La question avait pourtant déjà été posée dans un texte antérieur, Les Douleurs imaginaires. Celui-ci a pour toile de fond la maladie, comme l'autre la guerre. Paulhan souffre d'une sciatique (D.I., p. 309). Pénible! Les maladies ont certes leur avantage (*"laissez-moi faire un peu le prince"*). Mais pour la sciatique le gain est minime, cette maladie dispensant *"des enterrements tout au plus, et des bals, si je dansais"*. Il faut donc tenter de guérir. Par tous les moyens possibles, que les médecins proposent à foison. *"J'ai eu le corps brûlé de rayons, noyé de spermés. J'entre chaque matin dans un corset d'acier, comme un chef de gangsters! Dans une petite citadelle, comme un général assiégé!"* Et bien d'autres choses encore, jusqu'à un acuponcteur. Celui-ci plante quelques aiguilles. *"Je devrai revenir quand ? - C'est*

inutile, vous êtes guéri. - Ah, je suis guéri ? Je n'aurai plus mal ? - S'il vous arrive encore de souffrir, ce seront des douleurs imaginaires." (D.I., p. 310).

Et dès le lendemain, les douleurs reprennent. Vexantes... mais risibles. *"Car enfin cette fois, elles n'étaient pas vraies [...] je pouvais y assister en toute tranquillité [...] Même je n'observais pas sans agrément certains traits qui m'avaient échappé jusque là. Comme leur progrès était régulier! On aurait dit une expérience de chimie. Leur développement majestueux! On aurait dit un tableau de Véronèse."* (D.I., p. 310)

Des douleurs imaginaires, a dit l'acuponcteur. Pourquoi pas ? Non qu'elles soient fictives, ni qu'il faille, pour les expliquer, rappeler l'expérience de la douleur dans un membre absent. Elles introduiraient plutôt à l'imaginaire au sens de Lacan, pour qui toute image tend à la régularité, à la majesté: au tableau ou à la statue.

Au théâtre aussi: *"Je n'ai pas plus tôt reçu mon coup de fouet à la hanche qu'il me faut attendre cette curieuse fumée au genou qu'accompagnent divers pétilllements du mollet - eux-mêmes suivis, après dix à quinze secondes, (91) d'abord d'un éclair à la cheville, puis de ce brillant sillon de brûlure qui vient illuminer tous mes orteils, l'un après l'autre. Aussitôt, quelles étincelles me grignotent les ongles ? Je crois les voir. Drôle de petit théâtre, drôle de salon de peinture [...] c'est toute une part de ma vie qui venait en effet d'entrer dans le spectacle - qui commençait sa carrière esthétique."* (D.I., p. 310-311).

Les douleurs sont "imaginaires". Cela veut dire qu'on peut les examiner, les contempler, qu'on croit par là les dominer. Illusion du moi: *"Non que j'aie tellement de courage. Je me propose d'en avoir, c'est tout différent. Je voudrais qu'on me mît à l'épreuve."* (D.I., p. 320).

Au demeurant, Paulhan finirait par se lasser. Les meilleurs spectacles, trop prolongés, peuvent ennuyer. Mais... *"Ici se montrèrent de nouvelles douleurs [...] Ou plutôt non. Justement celles-ci ne se montraient pas [...] pas solennelles pour deux sous, plutôt baroques [...] à peine ébauchées [...] une fine écharde, au bas de la roue du*

genou (est-ce bien une écharde ? Elle se dissout dans l'instant). Une étincelle qui part de la hanche, mais s'éteint aussitôt, s'en va souffrir ailleurs." (D.I., p. 312).

Ces douleurs, Paulhan ne peut les confondre avec les autres, qui d'ailleurs persistent, "*toujours intactes, toujours décoratives*". "*Je me disais encore: vraiment, celles-ci ne savent pas leur métier, elles auraient tout à apprendre des autres. Bref, des douleurs que je n'aurais pas inventées.*" (D.I., p. 312).

Plus possible, ici, de se leurrer. "*A peine s'il m'arriva de songer à la légère: Mais enfin, ces douleurs nouvelles, c'est toi qui les ressens ; c'est peut-être toi qui les imagines. Assez de foutaises!*" (D.I., 312). Ces douleurs ne sont plus imaginaires, elles sont réelles. Et les autres aussi, du même coup, peuvent le redevenir. "*Quel soulagement! Je ne veux pas dire de la douleur (qui devint aussitôt un peu plus douloureuse). Non, c'était un (92) soulagement général [...] Il est salubre d'avoir affaire à des choses vraies, plutôt qu'à des fantômes.*" (D.I., p. 313).

Des douleurs inattendues ont rappelé Paulhan au réel. Non par leur force ou leur vivacité, comme on pourrait le supposer. Par leur caractère imprévisible, précisément. "*Le réel, dit Lacan, c'est l'impossible.*" Impossible, ici, à imaginer. Par leur défaut, surtout : leur côté peu décoratif, mal foutu. Le réel a "*partie liée avec le peu, avec le manque*". (D.I., p. 328).

Du même: la guerre peut passer pour un spectacle, malgré le désordre et la dislocation. C'est qu'elle en fait trop. "*Une guerre est un événement infiniment divers et riche, qui agite des millions et des millions d'hommes dans leur âme, mais aussi dans leur corps [...] une admirable [...] organisation en profondeur avec recherches savantes, études techniques, discours.*" (C.O., p. 342). Mais à convoquer la science et la technique, les foules et les ministres, les présidents et les dieux, et Dieu même, la guerre apparaît finalement comme une vaste machinerie - une machinerie de théâtre. Pour ramener au réel une simple glace brisée fait mieux l'affaire.

Ce n'est pas autrement que procède une analyse. Le sujet, au départ, est prêt à invoquer le social et l'histoire - l'univers tout entier - pour

expliquer ce qui produisit sa vie. En peu de temps cependant, s'il y a effectivement analyse, ce discours se montre étrangement fallacieux, en tout cas inconsistant, et c'est ailleurs (actes manqués, fragments de rêves, lapsus, glaces cassées, lézardes) que le sujet rencontre ce qui pour lui a valeur de réel.

L'Etre contre la pensée

Cependant Paulhan n'est pas psychanalyste, ni psychanalysant. Mais alors quoi ? Il évoque à l'occasion, (93) avec une modestie qui n'est pas seulement malicieuse, l'expérience de l'homme ordinaire, qui pourrait en effet suffire. Pour éprouver le réel, nul besoin de la guerre, ni de la maladie. Une "*petite aventure nocturne*" (C.O., p. 344) fait aussi bien l'affaire, telle que chacun peut en vivre dans sa chambre, rentrant chez soi la nuit, n'allumant pas pour ne pas réveiller, éprouvant les arêtes des meubles et objets dans leur réalité renouvelée autant que fragmentaire. Mais l'homme ordinaire, généralement, ne retient rien de ce qui lui paraît seulement anormal, ou maladif. Serait-ce qu'ici Paulhan se montre plus attentif, plus réfléchi ? Pense-t-il l'expérience plus en profondeur ? Est-il philosophe ?

Antiphilosophe, plutôt. La pente de l'esprit qui pense en tant qu'il pense, c'est celle même que suggère le médecin acuponcteur. "*C'est que l'esprit [...] il lui suffit de se laisser aller à sa pente naturelle ; il lui suffit de se regarder avec attention, et, puisqu'il a idée de ses amours et de ses haines, du soleil et de la lune, des arbres et des rues, d'en conclure avec une logique irréfutable que soleil, amours et rues sont autant d'idées qu'il se fait*" (D.I., p.333). Il est vrai: si rien ne m'est connu que par la pensée, pourquoi y aurait-il autre chose que de la pensée ? Pour l'homme qui pense, tout est pensée, tout est imaginaire. "*Je pense, donc tout pourrait bien n'être que pensée. Je pense, donc je ne suis pas.*" (D.I., p. 333).

Il y a pensée et pensée, cependant, comme il y a douleur et douleur. Si les douleurs avaient toujours été spectaculaires, elles n'auraient pas semblé réelles; médiocres, elles y parviennent. De même la pensée: logique, cohérente, rigoureuse, elle peut sembler étrangère au réel; pour qu'elle s'assure de le rencontrer il faut qu'elle-même en vienne à

se lézarder. *"Si la condition de l'esprit est telle en effet que la rigueur et l'ingéniosité du raisonnement, la subtilité des pensées et leur aisance soient propres à nous jeter dans le doute, (94) c'est à l'inverse la privation, l'incohérence, l'absurdité qui peuvent nous convaincre d'une vérité prête à tout instant à nous glisser entre les doigts."* (C.O., p. 357).

L'expérience du réel ne va pas, d'ailleurs, sans un renversement radical. A suivre l'acuponcteur, mais aussi bien sa propre pente, Paulhan est tout prêt à penser qu'il s'imagine lui-même souffrant, qu'il se fait, comme on dit, des idées : perceptions illusoires autant que subjectives; les douleurs qui s'imposent à lui un peu plus tard, en revanche, ce sont des douleurs qu'il *"n'aurait pas inventées"*. Ces douleurs nouvelles, dit-il, *"ce n'est pas tellement moi qui les éprouve, c'est elles qui me mettent à l'épreuve, c'est elles qui m'éprouvent"*. (D.I., p. 312). S'il est sujet de sa douleur, c'est d'y être assujetti. La psychanalyse dit sensiblement la même chose, depuis qu'elle s'est constituée, à partir des Etudes sur l'hystérie: une douleur sans lésion organique, une douleur hystérique garde tout son poids de réel, parce que le sujet ne peut y échapper, une bonne âme l'exhorterait-elle à ne *"pas trop s'écouter"*. Et si l'analyse dénoue le symptôme, c'est d'abord en lui reconnaissant cette dimension.

Ces douleurs inusitées, ces douleurs qui le saisissent, Paulhan ne les appréhende pas par une pensée *"en première personne"*, par une pensée qui tirerait du moi ses mots d'ordre. Essaie-t-il d'en rendre compte, c'est à l'aide de formules qui ont forme de proverbes : *"la douleur n'est pas un spectacle"*, *"la vérité, c'est ce qu'on n'imaginait pas"* (D.I., p. 317), et d'autres encore. Non sans comparer les phrases qui lui viennent à quelques autres qui accomplissent ailleurs un renversement du même ordre. Ainsi Langevin: *"le calcul tensoriel connaît mieux la physique que le physicien lui-même"*; Michel Ange: *« Ma statue se trouve déjà dans ce bloc de pierre. Je n'ai plus qu'à la rejoindre »*; ou les Jivan-Muktas de l'Inde: *"l'expérience libératrice en sait plus long que le libéré lui-même"*. (D.I., p. 326).

(95) Il y a ici quelque chose d'essentiel. S'il était permis de généraliser, il faudrait dire que de l'expérience du réel, il n'est possible de rendre compte que dans la forme proverbiale. A celle-ci, le sujet peut adhérer; mais ce qui est remarquable, c'est qu'il n'en est pas,

manifestement, l'énonciateur. Le proverbe constitue la présence sensible, dans la langue, d'un Autre irréductible aux locuteurs concrets. En ce qui concerne Les Douleurs imaginaires les quelques aphorismes qui y prennent valeur de proverbes ne constituent pas seulement des énoncés disant sous diverses formes combien chacun peut être dépassé par l'acte à quoi il se voue. Ils se présentent aussi comme des énonciations, ou encore des actes de langage, réalisant eux-mêmes ce dont ils parlent, la prise de l'Autre sur le sujet. Ainsi, Paulhan, sur le modèle de Langevin ou de Michel-Ange: "*La sciatique en sait plus long sur moi que moi-même*" (D.I., p. 326).

L'identité des contraires

Comme les Douleurs imaginaires, Le Clair et l'obscur accomplit le renversement par quoi le sujet s'éprouve assujetti. S'il lui arrive d'abord d'écrire "*Je connus que je ne rêvais pas, et me trouvai, chose curieuse*", Paulhan doit ensuite se rendre à la raison: "*il serait plus exact de dire: cela revint, cela s'imposa (par cela j'entends les obus, les cadavres, le cheval éclaté) et, si l'on aime mieux: cela me revint dessus, cela me bouscula, cela m'assaillit*" (C.O., p. 363).

La page suivante cependant peut sembler un recul, un repli vers une conception médiane, un compromis. Entre l'activité et la passivité Paulhan renoncerait à choisir. Tantôt l'un tantôt l'autre: "*tantôt idée, sensation image ou sentiment - et tantôt le contraire même d'une sensation, d'un sentiment, d'une idée ou d'une image; tantôt une part de nous-même, la plus intime, et tantôt, à (96) l'opposé [...] les choses en tant qu'elles échappent à nos prises mais pèsent sur nous du dehors*" (C.O., p. 364). Ce qu'il faudrait alors, dit Paulhan, c'est pouvoir réunir les deux idées, les deux termes, les deux thèses: celle naïve selon laquelle j'éprouve les douleurs ou les choses; celle que l'expérience fait découvrir, et que ce sont les douleurs qui m'éprouvent, les choses qui me saisissent.

Il est clair cependant que dans cette réunion ce n'est pas de compromis qu'il s'agit. Reprenons.

Le renversement décisif a eu lieu. Il concerne d'abord le réel, qui n'est pas où on l'attend. Pas dans la guerre, mais dans la glace brisée (et après seulement dans la guerre). Pas dans une maladie, mais dans une ébauche de douleur. Dans ce qui a rapport avec le peu, avec le manque. Dans ce qui a quelque défaut. Dans ce qui boite et va tout de travers. Dans le "désêtre" plutôt que dans l'être.

Si le réel n'est pas où on l'attend spontanément, il faut changer de point de vue. Regarder ailleurs. Regarder autrement. "*Moins il fait clair mieux on y voit.*" (C.O., p. 349). Ou même: "*Ferme les yeux pour mieux y voir*" (D.I., p. 327). "*Les feuilles immobiles se laissent à notre gré contempler sous tous leurs aspects et dans toutes leurs formes - figées, fixes, régulières*". *Mais elles ne m'apprendront rien - moins en tout cas que cette autre, "la seule de l'arbre à s'agiter faiblement (et qui s'arrête aussitôt)".* (D.I., p. 327).

Le réel est dans le manque. La clarté est dans l'obscurité. On voit qu'il ne s'agit pas là d'un compromis. Plutôt d'une autre logique par laquelle un terme se retrouve identique au terme contraire. De cette logique, c'est le langage qui donne, dans *Le Don des langues*, le modèle le plus explicite, propre à justifier en retour les intuitions des textes antérieurs. Les mots dont nous faisons usage, en effet, ce n'est pas assez de dire qu'ils ont plusieurs sens. Le plus étonnant, c'est cette propriété des mots "les plus décisifs", ceux qui (97) marquent "l'articulation de la pensée" de signifier une idée et son contraire. Ainsi de jamais, qui peut vouloir dire toujours ("*Femmes, fermez pour jamais les yeux à la vanité*"); ou de mais, qui peut signifier davantage (*la police n'en peut mais*) et de dix autres exemples encore (D.L., p. 413-415).

Un terme peut signifier son contraire. Pourquoi l'obscur ne serait-il pas source de clarté, le manque signe du réel. Et le sujet, finalement, index de l'objet. J'ai ressenti, dit Paulhan: mais c'est le contraire, tout aussi bien, "*le contraire même d'une sensation, d'un sentiment, d'une idée ou d'une image*". (C.O., p. 364). La chose, et non plus seulement l'idée. Notre pensée paresseuse oppose couramment le mot et l'idée, l'idée et la chose: "*qui ne peut briller par une pensée veut se faire remarquer par un mot*" (D.L., p. 401), "*le pire danger pour l'esprit est de prendre ses idées pour des réalités*" (D.L., p. 402), ces formules sont de Voltaire, mais on pense, bien sûr, à la terreur dans les lettres.

Paulhan, lui, conseille d'abandonner ce genre d'oppositions, et l'on sait que ce fut finalement par là qu'il pensa résoudre la question de la littérature, et en même temps celle du langage: "*tout mot est une idée, toute idée une chose, toute chose un mot*". (D.L., p. 421).

Le couteau et le pénis

Si la déchirure dans l'imaginaire, si le choc contre le réel trouvent leur répondant dans la psychanalyse, la polysémie et l'identité des contraires nous sont aussi familières. C'est parce que le signifiant est polysémique que le sujet peut tenir, au-delà de ce qu'il croit vouloir dire, et avec les mêmes mots, un discours tout différent. Mieux encore: Freud déjà relevait que l'inconscient réunit les contraires et les représente en un seul objet, et il se réjouissait pour cela de ce qu'avancait Abel sur les (98) sens opposés dans les mots primitifs. C'est peut-être l'occasion ici de relever un malentendu.

En 1924 Paulhan consacre à Freud un texte, Freud: Réserve sur un point, assez court pour en citer ici les passages essentiels :

"L'obsession d'une jeune fille consiste à empêcher à grands soins l'oreiller de toucher au bois de son lit. Or Freud remarque d'abord que le bois est, pour cette jeune fille, mâle et l'oreiller femelle; puis que le bois lui représente son père et l'oreiller sa mère; enfin qu'amoureuse en secret de ce père, elle se figure en séparant l'oreiller du bois accomplir une action magique, propre à empêcher ses parents de s'unir.

"Bien. Freud cependant révèle à la jeune fille, ou l'amène à découvrir cette pensée: inceste, jalousie. Aussitôt l'obsession disparaît [...].

"Tel est, à peine simplifié, le cas typique de l'observation freudienne. Que prouve-t-il ? Que l'oreiller, le bois de lit, dit Freud, s'expliquent par la pensée antérieure de l'inceste; ils sont le langage que tient cette pensée refoulée [...].

"Cependant, [...] il ne s'agit point d'inceste en général, mais de son inceste à elle et tel qu'il lui rende compte d'abord de sa gêne, de son horreur du bois de lit et de l'oreiller. Il s'agit d'un inceste qui est un

progrès de ce bois et de cet oreiller, qui les suppose, qui est expliqué par eux, loin qu'il les explique [...] l'oreiller explique l'inceste, non l'inceste l'oreiller. Et les serpents, ballons et coutelas de rêve pourraient bien rendre compte de la verge, non pas la verge des serpents, ballons ou coutelas"².

Ce texte ne manque pas de finesse. Il est court et mesuré (Paulhan ne nie pas que la psychanalyse puisse guérir). Il ne tranche pas absolument (les serpents, ballons ou coutelas de rêve pourraient bien rendre compte). Par là même il interroge, à coup sûr, plus que bien des critiques de la psychanalyse, souvent d'autant (99) plus définitives qu'elles sont plus ineptes.

Ne nous hâtons pas d'ailleurs de trop concéder à Jean Paulhan. En un premier sens il n'est pas vrai que ce soit l'oreiller qui explique l'inceste (ou la peur de l'inceste). Car le symptôme peut disparaître (cela se voit). Ou être remplacé par un autre. L'histoire du sujet (Papa-Maman, restons ici élémentaire), l'histoire du sujet dans ses éléments constitutifs forme la toile de fond sur laquelle seulement les figures nouvelles prennent sens.

En même temps la pratique analytique est sans doute bien moins univoque que Paulhan ne l'imagine. Le discours inconscient, fréquemment, se révèle réversible. Ainsi S..., qui voudrait se défaire de pénibles obsessions en cherche la cause dans le comportement de sa mère lorsqu'il était enfant. Il ne cesse de revenir sur cette période, variant continuellement le point de vue adopté, modifiant la perspective, déplaçant son intérêt d'anecdote en anecdote. Peu à peu la figure de la mère se dessine, surdéterminée, presque composite. Et l'on se prend en effet à penser qu'il n'est pas sûr que tout cela soit véritablement explication linéaire du symptôme: à cause ancienne, effet actuel. Il n'est pas certain que tel ou tel souvenir « explique » telle ou telle obsession. Mais à coup sûr, en associant, en articulant son symptôme à des constructions fantasmatiques, S... lui ôte quelque chose de son côté figé et abrupt, il le réinsère dans son existence, il en tempère les effets dévastateurs.

Ou encore A...: d'origine étrangère elle se plaint, depuis le début de sa cure, d'avoir été dans son enfance, rejetée par ses petits camarades, qu'elle taxe de racisme. Et puis, à un moment donné, pendant quelques

semaines, elle rapporte toute une série de rêves, où elle se trouve poursuivie par quelques ennemis. Le contexte ("ils me courent après", etc.) ne laisse guère de doute sur la dimension sexuelle de l'affaire. A... cependant associe plutôt dans son registre familial, celui de l'hostilité dont elle serait victime. Faut-il alors tenter, à (100) l'occasion, de lui faire entendre autre chose, ne serait-ce que pour éviter de voir l'analyse s'enliser dans la répétition ? Peut-être, à condition de ne pas annuler une des directions interprétatives au profit d'une autre. Car ce qui est important ce n'est pas tant que des hommes la désirent, c'est que ceux qui la désirent ne peuvent apparaître pour l'instant, que comme des ennemis, sous les traits menaçants de ces individus qui la poursuivent.

Il y a quelque chose de vrai dans le texte de Paulhan. Pourquoi en effet le couteau devrait-il toujours représenter la verge et celle-ci jamais le couteau ? Pulsions de mort et pulsions sexuelles sont contraires, certes. Mais pour la psychanalyse comme pour Paulhan, les termes contraires, obscurément, peuvent s'équivaloir.

Mieux encore: le concept sans doute le plus décisif pour la théorie analytique c'est celui de phallus. En même temps c'est un concept somme toute assez curieux. Il permet chez Freud l'équivalence des termes apparemment les plus disparates, comme l'enfant et les fèces. Il fonctionne comme signifiant du désir pour l'un comme pour l'autre sexe (en tant qu'il ne se réduit pas lui-même à un organe). Enfin, il est symbole, dans l'inconscient, de l'interdit tout autant que du désir. A chaque fois, il réunit les contraires. Cette analyse ne va pas de soi. Elle suppose une logique à quoi nous ne sommes guère habitués. Sauf peut-être à avoir lu Jean Paulhan.

Le sujet et l'objet

Reste encore que chez Paulhan l'identité des contraires concerne particulièrement le sujet et l'objet, le sujet qui retrouve la chose là où il croyait en être réduit à des impressions.

Il faudrait montrer ici - mais ce serait trop long - que la démarche psychanalytique n'a pas d'autre fin. Elle ne s'achève pas dans la

contemplation narcissique d'une (101) profondeur intra-subjective. Elle mène plutôt le sujet vers la rencontre avec un objet qui fait pour lui réel, un objet certes assez bizarre pour que Lacan ait dû lui inventer un nom: objet a. Elle le conduit à s'apercevoir qu'il est cet objet - en fin de compte il est cela.

L'identification à un objet, qui a d'ailleurs quelque chose d'innommable (le sein ou le scybale, le regard ou la voix n'en constituent que l'approximation) n'est pas sans effet sur le sujet. Cet effet, Lacan le nomme: destitution subjective. C'est qu'une telle découverte ne va pas sans déranger ce qui s'était ordonné pour chacun, ce qui s'était institué. Le sujet n'est plus ce qu'il s'imaginait, il n'est plus ce qu'il pensait. Ou encore il est là où il ne pense pas. Opposition du je suis et du je pense qui est celle même des Douleurs imaginaires.

Ce n'est pourtant pas à ce texte que Lacan fait référence lorsqu'il introduit l'idée de destitution subjective, mais à un récit bien antérieur, *Le Guerrier appliqué*. "*Le Guerrier appliqué*, écrit-il, *c'est la destitution subjective dans sa salubrité*"³.

Il est vrai qu'il y a bien des points communs entre le narrateur de ce récit, Jacques Maast, et l'auteur des Douleurs imaginaires. Qu'on s'en souvienne ou qu'on s'y reporte. Après deux phrases pour se présenter : "*Je parais plus grand que mon âge - Je m'appelle Jacques Maast et j'ai dix-huit ans*", il explique comment il est parti s'engager. "*Quand ç'a été la troisième semaine de guerre, tout le monde, et les filles du village où je passe mes vacances d'étudiant me demandent:*

« *Tu ne t'en vas pas ?* »

"*Ces paysans me connaissaient depuis mes grands-parents: ils avaient de moi une opinion ancienne, et que je respectais [...]. Donc ils sont surpris que je ne parte pas [...].*

"*Avec cet air un peu sauvage, je suis plus sensible que n'importe qui aux opinions des gens*"⁴. Et Jacques Maast part pour la guerre.

(102) Le récit continue ainsi, jusqu'à la blessure par obus, sans la moindre prétention à l'héroïsme. Non que le narrateur renie l'acte qui le fait partir, sous prétexte qu'il procéderait de l'opinion des gens. C'est bien de lui qu'il s'agit, lui, Jacques Maast. Mais enfin, quoi, inutile

d'en rajouter sur ce point - Jacques Maast ne porte guère de jugement "personnel" sur tout ce qui se passe. De même Paulhan, plus tard: "*Je puis du moins me rendre cette justice: c'est que j'ai toujours évité, dans la mesure de mes forces, d'ajouter une vue personnelle de plus à toutes celles qui courent déjà dans le monde*"⁵. On dira ici qu'il s'agit surtout d'opposer, à l'expression d'opinions, leur examen, leur explicitation, et en quelque sorte leur science. Mais il y a autre chose.

Révéle à ce qu'il a à faire par les "circonstances" et l'opinion des paysans Jacques Maast accomplit les gestes quotidiens de la guerre sans fièvre ni enthousiasme particulier - sans non plus se dérober. "*Impassible*", dit-il, et aussi "*appliqué*". Comme si sa tâche le dépassait. Et lui, il tente de ne pas s'y montrer trop inégal.

C'est aussi dans cette distance de l'homme à sa tâche que réside le peu, le manque. "*Je ne parle pas de moi avec plaisir*, écrit Paulhan dans *Le Pont traversé, je ne me sens pas épais*"⁶. C'est une expérience de ce type que l'oeuvre ne cesse de reprendre (perlaboration, disent les psychanalystes) des premiers récits aux derniers essais. C'est cette expérience sans doute, qui informe l'écriture, ses paragraphes courts, morcelés, ses phrases « transparentes » par lesquelles le jour peut passer. C'est elle qui lui donne son ton, et cette discrétion à quoi chacun est sensible.

Paradoxes

Lacan dit de la destitution subjective qu'elle fait « *être (...)* *singulièrement fort* »⁷. Si vraiment Paulhan (103) éclaire cette formule, c'est à travers un paradoxe : seul un être point trop épais peu être vraiment : la condition de la force tient en une certaine faiblesse.

Essayons cependant de maintenir à la fois les deux termes de ce paradoxe. Les Douleurs imaginaires, *Le Clair et l'obscur* nous révèlent à notre dépendance fondamentale. Là où je crois que mes douleurs sont imaginaires, que je les invente, je m'aperçois qu'elles sont réelles. Elles m'éprouvent, alors que je croyais les éprouver. Là où je crois me faire des idées, ce sont les idées qui m'ont déjà façonné : je suis fait.

Mais en même temps, - prenons au sérieux l'identité des contraires ! – c'est dans cet assujettissement que le sujet peut se saisir lui-même. C'est dans cette destitution, ce manque à être qu'il peut finalement retrouver sa réalité : non seulement la glace cassée, mais la guerre, les armées, et sa propre place au milieu de tout cela. Il se croyait actif, il était passif ; saisissant ce qui faisait sa passivité, il peut enfin agir.

Il y a une certaine façon de le dire. L'expérience du réel nous fait percevoir au dehors ce que notre pensée situait spontanément en nous-mêmes. Cela éloigne nos émotions (sans les fuir : elles nous restent voisines). Cela leur ôte le pathétique où nous nous complaisons parfois. Et en même temps cela leur donne du relief. On lira ici encore quelques lignes de Paulhan où il nomme pudeur cette qualité dont je pense il ne dut pas manquer, non peut-être qu'elle fût partie de sa personnalité, mais parce qu'elle était commandée par son expérience. « *Qu'est-ce que la pudeur ? C'est d'abord un refus. Est pudique l'homme qui tient à distance ses émotions, sa volonté, ses désirs. Qui les traite par le mystère : étant beau, dissimule son corps ; fort, sa puissance ; amoureux, son désir. Qui leur concède du premier instant le même éloignement et le relief, que le souvenir leur donne parfois, - et que nous imposaient brutalement le bris d'une glace, le heurt d'une (104) porte d'armoire, la gifle du zeniste ou la jambe cassée* » (et il n'est pas nécessaire d'expliquer ici la gifle du zeniste ou la jambe cassée qui répètent à leur façon la glace brisée ou le retour dans une chambre obscure) (C. O. p. 361).

Il serait bon, assurément, que l'analyste, lui aussi, soit pudique. Mais en quel sens ? Ne pas faire parade de ses sentiments : c'est facile, li a appris et nomme neutralité son air de ne pas y toucher ; ne pas exhiber davantage ses pensées ou ses opinions : comme chacun, les pensées le traversent plutôt qu'il ne les produit ; reste alors ce qui est peut-être le plus difficile mais le plus essentiel, ne pas exalter non plus en lui l'assujettissement même. La douleur m'éprouve et le signifiant me commande – bien. Le reconnaître cependant est-ce renoncer à l'humour ? Paulhan n'en manquait pas et je suppose même qu'il n'en avait de plus en plus (au point, après avoir écrit *Les Douleurs imaginaires*, de feindre que sa guérison n'est pas due à sa découverte, mais au port du corset d'acier, « *petites cuirasses* », « *corset de*

hussard »). Peut-être est-ce qu'il en savait un bout sur le réel, celui-là même que la démarche analytique, à l'occasion, peut rencontrer.

¹ Désormais désignés dans le texte par les lettres D.I., C. 0. et D. L. suivies de la pagination dans l'édition du Cercle du Livre Précieux.

² J. PAULHAN, *Freud : Réserves sur un point*, in *Oeuvres*, Cercle du Livre Précieux, t.IV, n°417-418.

³ J. Lacan, *Discours à l' E.F.P.*, in *Scilicet 2-3*, p. 20 (Le Seuil).

⁴ J. PAULHAN, *Le guerrier appliqué*, in *Oeuvres*, Cercle du Livre Précieux, t. I, p. 30.

⁵ J. PAULHAN, *Note*, in *Oeuvres*, Cercle du Livre Précieux, t. II, p. 8.

⁶ J. PAULHAN, *Le Pont traversé*, in *Oeuvres*, Cercle du Livre Précieux, t. I, p. 87.

⁷ J. Lacan, *Discours à l' E.F.P.*, in *Scilicet 2-3*, p. 20 (Le Seuil).